Delécluse FRC 3.2709 6
Case FRC 23620
25

EXTRAIT DE LA DÉCADE PHILOSOPHIQUE.

Réfutation d'une opinion de J. J. Rousseau *sur les Fables de* La Fontaine (1).

Citoyens, il est redevenu de mode de parler mal de J. J. Rousseau, de jeter de la défaveur, même du ridicule sur sa personne comme sur ses écrits, et de combattre avec fiel et virulence ceux de ses principes dont l'application raisonnable ou forcée a pu influer plus ou moins sur les événemens politiques et les changemens de toute nature qui ont eu lieu depuis douze ans. Autant n'aguères on a voulu honorer sa mémoire par tout ce que la reconnaissance publique, l'admiration et même l'engouement peuvent dicter, autant l'on s'attache aujourd'hui à le déprécier, de manière à ne lui laisser guères d'autre mérite que celui d'un éloquent sophiste dont le talent dangereux n'a servi qu'à exalter les têtes et à propager des principes destructeurs. Sans me permettre aucune réflexion sur cette bizarre manie, sur ce contraste ridicule qui caratérise fort bien le tems où nous vivons, je crois me mettre suffisamment à l'abri de toute imputation, de ce genre, en vous adressant la réfutation suivante d'une opinion de ce profond et admirable écrivain, faiblement combattue jusqu'à ce jour. Votre journal, de tout tems consacré à la propagation des idées utiles et libérales, n'a jamais varié dans ses principes, et ma réfutation, si vous daignez l'admettre, y sera regardée plutôt comme un nouvel hommage à l'auteur d'Emile, que comme un trait injurieux ajouté à ceux qu'on lui lance, un sacrifice honteux à la déraison du moment. J'entre en matière.

Rousseau, *composant* avec La Fontaine lui promet pour lui-même de le *lire avec choix*, de *l'aimer*, de *s'instruire dans ses fables, parce qu'il espère bien ne pas se tromper sur leur objet;* mais pour son Elève, il déclare l'intention où il est de *ne pas lui en laisser étudier une*

(1) V. Emile, liv. I.

THE NEWBERRY LIBRARY

seule, et il donne en détail les motifs de son opinion si contraire à l'opinion commune. Séduit d'abord par ses raisonnemens justes en eux-mêmes, et qui ne péchent, comme je le prouverai tout à l'heure, que dans leur application, j'adoptai cette opinion extraordinaire, et j'y persistai long-tems, c'est-à-dire, tant que je fus jeune, célibataire, et borné à la simple théorie. Mais enfin, devenu père, et plus disposé conséquemment à de nouvelles réflexions sur une opinion tranchante qui privait mes enfans d'un livre en apparence si bien fait pour eux, l'expérience et la pratique m'ont ramené à l'opinion commune, et j'ai dû m'en féliciter. N'était-il pas bien dur en effet de rejeter, sur la foi de Rousseau, pour l'amusement et l'éducation littéraire du premier âge, un livre dont Voltaire a dit formellement *qu'il n'en connaissait guères de plus rempli de ces traits qui sont faits pour le peuple*, de plus convenable *pour tous les esprits et pour tous les âges ?*

L'erreur de J. J. Rousseau, erreur que partagent ceux même qui, quoi qu'il en ait dit, continuent de mettre les fables de La Fontaine entre les mains de leurs enfans, est fondée sur l'opinion reçue qu'elles peuvent être pour eux l'objet d'une instruction positive, et d'autant de leçons morales propres à leur former l'esprit et le cœur. Considérées sous ce point de vue, il est certain que le but doit être le plus souvent manqué, et que par rapport à l'objet moral, l'enfant sera presque toujours, comme dit Rousseau, dans le cas de *n'y rien comprendre*, ou ce qui est pis, de *prendre le change, et de se former sur le fripon, au lieu de se corriger sur la dupe.* Aussi doit-on penser que *le bon homme* ne s'est pas proposé davantage, dans ses fables, de moraliser ses lecteurs, enfans ou non, qu'il n'a eu dessein de les pervertir dans ses contes. *Le Fablier* nous a donné ses fables ; que chacun de nous, selon son âge, en fasse l'usage qui lui conviendra.

Or, je dis que dans leur usage pour les enfans, il ne faut pas y voir autre chose que ce que les enfans y voient naturellement eux-mêmes, DES RÉCITS AMUSANS, et voilà tout. Il en est très-peu dont le but moral soit à leur portée, et dans celles-là même où ce but est le plus facile à saisir, je dis qu'il faut se bien garder de le leur indiquer, de peur qu'ils ne voient un sermon où ils ne doivent

voir qu'un objet d'amusement. Je ne saurais trop le répéter. Pour tous les âges sans exception, et pour l'enfance surtout, l'intention trop marquée d'instruire, tue l'instruction, comme dans les ouvrages de sentiment, l'intention trop marquée d'émouvoir, détruit d'avance toute disposition à être ému. C'est le reproche que je ferai à Berquin, si estimable d'ailleurs, et à tous ceux qui marchent aujourd'hui sur ses traces. Leurs historiettes ne sont qu'autant de sermons mal déguisés; aussi, ai-je remarqué qu'en général leur lecture est de peu d'effet sur les enfans. J'aimerais mieux, cent fois mieux pour cette classe de lecteurs du merveilleux bizarre, des contes grotesques, de pures farces, de vrais *coq-à-l'âne* qui auraient au moins le mérite de les faire rire, et leur feraient penser que pour cela au moins les livres sont bons à quelque chose. Or une bonne partie des fables de La Fontaine a ce mérite; ces jours derniers mon enfant riait aux éclats du meûnier et de son fils suspendant leur âne par les pieds, et le *portant comme un lustre ;* il a ri encore davantage quand il a vu l'ours prendre un pavé pour écraser une mouche sur le nez de son ami dormant; et cependant quelle idée morale plus odieuse un apologue peut-il présenter ? *Un sage ennemi moins dangereux qu'un ignorant ami* . . . . . Mais outre que je me garde bien de lui faire lire cette maxime atroce et anti-sociale, pense-t-on qu'un enfant, à la lecture de cette fable, aille porter aussi loin sa vue ? De cette fable, comme de beaucoup d'autres du même genre, il concluera ce qu'il voudra, quand il sera en âge d'en conclure quelque chose; quant à présent il n'y voit qu'un sujet de rire. Il rit de voir un benêt de corbeau lâcher son fromage pour faire admirer sa voix, et l'idée de vivre aux dépens de celui qu'on flatte est, j'en réponds, bien loin de sa petite tête. Le poëte a beau l'en avertir; j'ai vu clairement que la réflexion glissait et ne laissait pas la moindre trace. Il rit de voir une grenouille s'enfler à l'aspect d'un bœuf, et quel sera l'instituteur assez simple pour se donner la peine d'en faire l'application au *petit prince* avec ses *ambassadeurs* et ses *pages ?* Or, n'est-ce rien que de lui fournir matière à rire par des récits parfaits qu'il est très-facile de mettre à sa portée, à l'aide de quelques explications, et qui, débités avec grace et avec l'accent convenable, formeront à la fois sa prononciation, sa mémoire et son intelligence ?

Je sais bien que ces explications seront presque toujours incomplettes. Rousseau s'épuise à le prouver. Mais pourvu que l'ensemble du récit soit intelligible pour l'enfant, il me semble que cette considération doit peu nous arrêter. Mille et mille fois, dans la journée, nous employons, en parlant aux enfans, des expressions figurées, abrégées ou hyperboliques qui ne sauraient avoir pour eux tout le sens qu'elles ont pour nous, sans qu'ils cessent pour cela de nous entendre, au moins dans l'ensemble du discours, et ce n'est que par degrés insensibles que nous pouvons espérer de voir la sphère de leurs idées s'agrandir assez pour qu'ils nous comprennent parfaitement. S'il nous fallait attendre cette époque pour leur faire entendre autre chose que le langage le plus commun, nous risquerions de ne pouvoir jamais en sortir avec eux. Considérez d'ailleurs que je ne suppose pas à l'enfant dont il s'agit, moins de *huit à dix ans*, avec le degré commun d'intelligence qui appartient à cet âge. Ce serait une folie de lui donner les Fables de La Fontaine avant cette époque.

Qu'il y ait néanmoins dans les douze livres du recueil de La Fontaine, et pour plus d'une raison, un choix rigoureux à faire, c'est en quoi je me rapproche beaucoup de l'avis de Rousseau ; je crois même que celles de ces fables qu'on peut regarder comme propres aux enfans pour être apprises par cœur, se réduisent à un très-petit nombre. Après la recherche et l'examen le plus scrupuleux, je n'en ai pas trouvé plus de quarante, malgré mon desir d'en trouver davantage.

Je crois enfin que Rousseau a beaucoup exagéré la difficulté de les rendre en tout parfaitement intelligibles aux enfans, assez au moins pour leur y faire trouver du plaisir. Les expressions de *maître* corbeau, *sire* loup et autres de ce genre n'auront pas à leurs yeux un sens plus clair que celle de *monsieur* tel, qu'ils ont tant de fois occasion de répéter ; mais il faudrait qu'ils fussent bien neufs encore ou bien bouchés pour ne pas voir dans les premières une nuance d'ironie, et c'est tout ce qu'il nous faut. Le *JURA qu'on ne l'y prendrait plus* contre lequel Rousseau se récrie avec tant de force, pour peu que l'enfant ait vu la société et entendu un langage soigné et expressif, excitera en lui l'idée d'une détermination forte, irrévo-

cable qui n'est pas renfermée dans le mot *promit*. Or que desirer de plus ? En le supposant capable dès à présent de concevoir toutes les idées qu'un *serment* fait naître, ne serait-il pas d'une pédanterie insupportable de saisir cette mince occasion pour les lui présenter ?

Dans les quarante fables que j'ai fait lire et apprendre à mon enfant (âgé de neuf ans), et dont je vais donner la liste, le seul passage que j'aie eu quelque peine à expliquer est celui-ci, de la fable de l'*Ours et des deux compagnons* :

> Le *marché* ne tint pas ; il fallut le *résoudre*.
> D'INTÉRÊTS contre l'Ours, il n'en faut pas parler.

Je n'oserais affirmer que mon enfant ait parfaitement entendu mon explication, encore moins qu'elle lui soit restée dans la tête ; mais je l'affirme pour tout le reste. Et après tout, quel danger y aurait-il donc en pareils cas de dire à un enfant ce qu'on doit lui dire en tant d'autres occasions : *Tu es trop jeune pour comprendre ceci. Quand tu seras plus grand, je te l'expliquerai ?* C'est un moyen de plus de piquer sa curiosité, en lui faisant sentir sa dépendance et sa faiblesse.

Le danger n'est pas (et cette observation d'une grande importance ôte aux argumens de Rousseau toute leur force) de donner à l'enfant des explications incomplettes, pourvu qu'on les lui donne pour telles, de manière à le bien convaincre que son âge et son ignorance ne lui permettent pas d'en savoir davantage. Le danger réel serait de lui donner des explications complettes qu'on le forcerait de répéter en perroquet, et par lesquelles il abuserait les autres et lui-même, en se persuadant qu'il entend réellement ce qu'il n'entend pas. Dans le premier cas, il reste convaincu de sa faiblesse et ne peut s'énorgueillir de rien ; dans le second, au contraire, il se paie de mots et tire vanité d'un vain flux de paroles aux dépens de sa raison et de sa conscience.

Je crois rendre service aux pères de famille et aux instituteurs de leur communiquer le résultat de mon travail à cet égard, c'est-à-dire, la liste des fables que j'ai jugées éminemment propres à l'enfance, au nombre de quarante, avec les motifs qui ont déterminé mon choix. Je m'y décide d'autant mieux, qu'on a dans ces derniers

tems imprimé et réimprimé dans cette vue un recueil de fables *choisies*, tant de La Fontaine que de nos autres fabulistes (1), recueil rédigé, à mon avis, sans aucune intelligence, et peut-être plus propre à rebuter un enfant et à le dégoûter de fables pour sa vie, qu'à l'instruire et à l'amuser. Sans vouloir attaquer ici le mérite littéraire des fables de Lemonnier, de Florian, de M. l'abbé Aubert et autres qui composent la moitié du recueil en question, je dis, j'affirme que l'enfant n'y verra que de plats sermons mal déguisés et souvent même sans déguisement aucun. Le tems et l'espace me manquent pour citer quelques exemples à l'appui de ce que j'avance ; mais pour en donner une idée, que penser d'une fable intitulée : *le Parricide ?*..... Grand Dieu ! comment l'honnête et doux Florian a-t-il pu concevoir l'idée de présenter à des enfans cette image affreuse ? car dans ces fables, c'est sans doute pour les enfans qu'il a travaillé. M. l'abbé Aubert attend-il aussi un grand effet de sa fable du *petit écu* donné à un enfant avec le conseil d'en faire l'aumône ? Toute la première partie du recueil est rédigée dans ce goût.

La seconde partie contient les fables *choisies* de La Fontaine, au nombre de cinquante-six, parmi lesquelles il n'y en a pas vingt qui aient eu mon suffrage. On va juger lequel des deux, du rédacteur ou de moi, a le mieux raisonné sa préférence.

J'ai d'abord supprimé toutes les moralités de la fin quand j'ai pu le faire sans nuire à la fable elle-même, puisque, encore une fois, mon objet dans ce choix est l'amusement plutôt que l'instruction, pour laquelle à mon avis aucun précepte direct n'est jamais bon à rien. C'est dans la conduite de ses parens envers lui et envers les autres, qu'un enfant peut prendre des leçons de sagesse et de prudence. Ne cherchons pas ailleurs pour lui une école de raison, de mœurs et de vertu.

En second lieu, m'attachant exclusivemeat aux fables

---

(1) Recueil des plus belles fables mises en vers par La Fontaine, Florian, Aubert, Nivernois, Groseiller, etc., etc. A Paris, chez Renouard, libraire.

susceptibles de l'amuser, de *le faire rire* (car ces deux idées ne se séparent point dans la tête d'un enfant), j'ai dû nécessairement exclure 1° celles dont le sujet était évidemment pour lui hors de toute portée, telles que *les grenouilles demandant un roi, les membres et l'estomac,* etc.; 2° celles dont un homme réfléchi peut seul sentir le mérite, comme *la Besace, le Gland et la Citrouille*, etc., ou qui ne présentent que des images tristes, avec lesquelles un jeune enfant ne peut ou ne doit pas se familiariser, comme *la Mort et le Bucheron, la Mort et le Mourant*, etc.; ou enfin dont l'objet est de peindre des vices ou des ridicules tout à fait étrangers à l'enfance, telles que *le Loup et le Chasseur, l'Avare qui a perdu son trésor*, etc.; 3° celles dont la haute sublimité pour le style ou pour les idées a fait d'importans chefs-d'œuvres, quoique d'ailleurs sur un sujet simple que l'enfant saisirait aisément, telles que *le Chêne et le Roseau, le Vieillard et les trois jeunes Hommes, les Animaux malades de la Peste*, etc. Le grand désavantage, selon moi, de cet empressement indiscret qui nous met dès l'enfance entre les mains ces chefs-d'œuvres dont notre langue s'honore, est moins de nous les rendre indifférens dans un âge plus avancé que de leur ôter cette *fleur virginale* qu'ils n'ont plus pour nous, quand nous serions le plus en état d'en sentir le prix. Je compterai au nombre des jours heureux de ma vie, celui où j'assistai à une représentation du *Tartuffe*, qu'à l'âge de vingt-quatre ans je n'avais pas encore lu ni voulu lire, dans l'intention positive de me ménager cette ravissante surprise. Qu'on juge du plaisir qui résulterait d'une représentation de *Phèdre* ou d'*Iphigénie*, ou d'une lecture de La Fontaine, Boileau, J. B. Rousseau, faite par nous à vingt-cinq ans pour la première fois, avec toutes les facultés acquises et un goût formé, tel qu'on peut l'attendre d'un véritable homme de lettres! Si nous ne pouvons conserver jusque-là cette fleur virginale pour nos enfans, tâchons au moins d'en reculer la jouissance, afin de la leur rendre plus sensible.

Ces principes posés et bien entendus, voici la liste des fables que j'ai cru les plus propres à remplir mon objet. J'y ai suivi l'ordre établi dans toutes les éditions de La Fontaine, en indiquant seulement par une étoile celles qui,

465

plus simples pour le style comme pour le sujet, m'ont paru de nature à être offertes les premières à l'enfant :

* Le Corbeau et le Renard.
* La Grenouille et le Bœuf.
Le Loup et le Chien.
* Le Renard et la Cicogne.
Conseil tenu par les Rats.
Le Chien et le Moucheron.
* Le Lion et le Rat.
* La Colombe et la Fourmi.
* Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.
Le Meunier, son fils et l'Ane.
Le Loup devenu Berger.
Le Renard et les Raisins.
L'Ane et le petit Chien.
Le Geai paré des plumes du Paon.
* Le Pot de fer et le Pot de terre.
* Le petit Poisson et le Pêcheur.
Le Cheval et le Loup.
L'Ours et les deux Compagnons.
* L'Âne vêtu de la peau du Lion.
Phœbus et Borée.
Le Lièvre et la Tortue.
* Le Cheval et l'Ane.
Le Héron.
La Fille.
Le Coche et la Mouche.
* La Laitière et le Pot au lait.
Le Curé et le Mort.
Le Savetier et le Financier.
Le Chat, la Belette et le petit Lapin.
L'Ours et l'Amateur des Jardins.
L'Ane et le Chien.
Le Faucon et le Chapon.
L'Huître et les Plaideurs.
Le Loup et le Chien maigre.
* Le Singe et le Chat.
* Le Berger et son Troupeau.
La Tortue et les deux Canards.
Le Loup et le Renard (1).
* Le Chat et les deux Moineaux.
Le Renard, le Loup et le Cheval.

Sans doute j'aurais pu joindre à cette liste beaucoup d'autres fables qui, quoiqu'un peu moins propres à l'enfant d'après l'âge que je lui suppose, seraient encore à la portée de son intelligence ; mais ne faut-il pas aussi garder quelque chose pour les âges subséquens? En tout cas, j'insiste sur mon troisième motif d'exclusion relatif aux fables les plus admirables de ce poëte immortel.

Salut et considération. G. P.

---

(1) *Liv.* XI. *Fab.* 6. (*Il y en a deux sous ce titre.*)